

École nouvelle  
française

B. KEVORKIAN



# L'Éducation des futurs Parents d'abord

(Nécessité d'une Science des Parents)

83



ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE

---

PARIS

## AVANT-PROPOS

Nos lecteurs savent bien, et M. Kévorkian le sait aussi, que les éducateurs de notre temps sont, ô combien ! préoccupés des problèmes de l'éducation familiale, et soucieux d'apporter aux parents l'aide indispensable dont ils ont besoin pour s'acquitter de leur tâche difficile. Sans compter tant d'articles de journaux et de revues, on ne peut plus guère signaler tous les ouvrages qui, de Berge à Osterrieth et à Porot, sont propres à instruire les parents de leur tâche et à leur proposer les meilleurs moyens de s'en acquitter. Et il faut naturellement ajouter à cette précieuse littérature le travail non moins précieux effectué par les Ecoles de Parents, celle de Paris avec M. Isambert, celle de Chambéry avec M. Chambre, et d'autres encore.

Mais si M. Kévorkian n'ignore pas, et bien loin de là, tout ce travail, il constate à juste titre que trop souvent les efforts des éducateurs, des psychiatres et des psychologues viennent trop tard, et qu'il vaudrait mieux, en de si graves conjonctures, prévenir que guérir. Avant d'éduquer des parents, ce qui est souvent si difficile, on ne le sait que trop, ne pourrait-on éduquer les futurs parents, leur faire prendre au moins conscience de leur future tâche ? C'est ce qu'entreprend de faire M. Kévorkian dans cette importante communication.

R. C.

# L'Education des futurs Parents d'abord

(Nécessité d'une Science des Parents)

« N'est-ce pas une chose monstrueuse que le sort d'une nouvelle génération soit abandonné à l'influence d'habitudes irréfléchies, à l'instigation des ignorants, aux caprices des parents, aux suggestions des nourrices, aux conseils des grand-mamans ? Si, avant d'avoir étudié l'anatomie, un homme prenait en main le bistouri du chirurgien, nous éprouverions de la surprise de son audace et de la compassion pour ses malades. Mais que des parents entreprennent la tâche difficile d'élever des enfants, sans avoir jamais songé à se demander quels sont les principes de l'éducation physique, morale, intellectuelle qui doivent leur servir de guides, cela ne nous inspire ni étonnement à l'égard des pères, ni pitié à l'égard des enfants, leurs victimes ! »

Ce cri d'alarme, on l'aura reconnu, est de Spencer, lancé il y a tout juste un siècle. S'il a eu souvent ses échos il reste cependant terriblement actuel étant donné que jusqu'ici rien ou, pour être juste, presque rien n'a été tenté en vue d'améliorer l'état des choses. Cela parce qu'on ne pense pas — en tout cas pas de la manière que l'on pense lorsqu'on se trouve devant



un impératif — à prendre des mesures appropriées pour enrayer le mal.

Il est vrai que dans le programme des écoles de filles — et encore pas dans toutes — figure, depuis longtemps, à côté de l'économie domestique la puériculture et que les écoles des parents, dues à l'initiative privée, se multiplient de jour en jour pour rendre des services précieux qu'on ne saurait nier sans ingratitude, mais, il importe de le noter, l'organisation d'un ménage et la puériculture ne constituent que la partie minime de ce qu'une mère de famille doit savoir. En outre le programme des écoles de garçons ne prévoit absolument rien en ce qui concerne les devoirs de père. Quant aux écoles des parents, elles sont destinées, comme leur nom indique, à des personnes mariées et ayant déjà des enfants. Aussi les nouveaux mariés — futurs pères et mères — se lancent-ils dans une entreprise pleine de responsabilité : celle d'organiser un foyer digne de ce nom et d'éduquer leurs enfants, sans préparation aucune ; en tout cas sans une préparation rationnelle, systématique et, autant que cela pourrait se faire, complète. Combien, lors de jeter leur dévolu, se posent-ils, ne fût-ce qu'un instant, des questions telles que : Cet homme sera-t-il un digne père ? Cette femme sera-t-elle une digne mère ? Saurai-je, saurons-nous éduquer nos enfants, les rendre heureux ?

Il n'existe pas que je sache — si tant est qu'il fût possible d'en établir — de statistiques montrant combien de vies ratent de ce fait, se gaspillent, se ruinent continuellement ; combien de générations viennent et vont sans arriver trop souvent à devenir ce qu'elles pourraient et devraient devenir, sans accomplir leur destinée d'homme ici-bas. Mais a-t-on besoin de statistiques ? Pourrait-on s'attendre à d'autres résultats de la manière dont les jeunes générations sont élevées ? Nous ne pouvons, hélas ! pas dire éduquées. En effet, que leur éducation laisse lamentablement à désirer ce n'est point là non plus un fait à démontrer. On ne le constate que trop pourvu qu'on veuille bien considérer la mentalité, les sentiments, les goûts, le langage, les comportements des jeunes des deux sexes en général et des adolescents et adolescentes en particulier.

Depuis bien des années déjà l'accroissement continu du nombre des « blousons noirs », des « fricheurs » et de leurs répliques un peu dans tous pays, trouble beaucoup d'esprits qui voudraient le voir à l'ordre du jour parmi les graves problèmes sociaux. Toutefois il semble qu'on soit enclin à un peu trop généraliser le phénomène. Preuve qu'on entend souvent de-ci de-là les protestations de jeunes groupes rangés du côté du sens moral et de la loyauté : ils défendent à juste raison leur honneur. Aussi n'est-ce pas la catégorie des complètement et manifestement dévoyés, des en-marge de la société que nous avons en vue. Celle-ci n'englobe en somme — pour le moment du moins — qu'une relativement faible partie des générations qui lèvent. Ce qui doit nous préoccuper surtout c'est la jeunesse prise dans son ensemble, en masse — c'est à l'herbe des prairies que se reconnaît la direction du vent — dont la situation est tant et plus alarmante aussi bien pour elle-même que pour le présent et l'avenir de la société. Ceux qui appartiennent à cette écrasante majorité ne commettent, certes, pas de méfaits spectaculaires, mais on ne constate que trop chez eux aussi une aspiration à l'émancipation prématurée, partant dérégulée ; d'où leur manque de respect envers tout ce qui ressemble à de l'autorité — règles et principes établis par des générations adultes expérimentées — dont ils se montrent impatients et qu'ils critiquent ouvertement, à cœur joie. (Ah ! lorsque les jeunes s'avisent à juger leurs parents et leurs maîtres : c'en est fait de leur éducation). D'où également, leur manque de discipline, de manières, qu'ils envoient promener ; leur manque d'idéal qui vaille, d'un idéal d'une valeur tant soit peu spirituel, et, par voie de conséquence, leur manque de sens de responsabilité, de goût pour le travail sérieux et soutenu. Travaillant à leur manière, se conduisant selon leurs impulsions du moment, préférant l'habileté à l'honnêteté, l'opportunisme au succès par mérites réels, recherchant les plaisirs faciles et futiles parce que d'un réalisme terriblement terre-à-terre, ils semblent se trouver sur la terre pour rigoler ; attirés par les aventures ils s'y conduisent en aventuriers.

Est-ce de leur faute ? Le fait est qu'ils se trouvent, sans conteste, abandonnés à eux-mêmes par suite d'absence d'une éducation au sens propre du terme laquelle, même aux yeux des



protagonistes et des artisans de l'éducation libérale (qu'il ne faut point confondre avec l'éducation libertaire) ou de l'éducation fonctionnelle, nouvelle, implique influence consciente, direction voulue, quelque limitées, discrètes qu'elles doivent être.

La jeunesse actuelle s'élève donc toute seule livrée aux caprices du hasard, aux influences d'exemples le plus souvent néfastes contre lesquels personne ne lui apprend à se protéger, à être elle-même. Elle ne vit par conséquent pas une vie correspondant à son âge : vie d'enfant ou d'adolescent qui servirait à son développement normal, conforme aux lois de la nature.

Cette absence de direction n'alarme toutefois pas tout le monde au même degré vu qu'elle n'empêche point le monde de tourner, ne dérange rien à son ordre et que chacun suit tant b'en que mal — il en a été toujours ainsi ! — le chemin qu'il s'est choisi. En tout cas rien de tragique, de catastrophique ! trop considérables ayant eu une courte durée et un caractère localité se développe chez l'enfant : but suprême de l'éducation auquel la liberté seule peut nous mener ? On se souvient de l'expérience de cette éducation, appelée libertaire, qu'un petit groupe de « maîtres-camarades » hambourgeois tenta il y a une quarantaine d'années. Si elle a mal fini, les dégâts n'en ont pas été trop considérables ayant eu une courte durée et un caractère local. On pourrait même la considérer, cette expérience, comme immensément utile en ce sens qu'elle a, à relativement peu de frais, soit aux dépens d'un nombre restreint d'élèves, mis fin à certaines illusions en déterminant les limites de la liberté qu'on doit accorder aux enfants. Aussi mon allusion ne vise-t-elle pas ces pédagogues professionnels, ces éducateurs et leur doctrine qui ne manque, d'ailleurs, pas de sérieux et de profondeur. Ce que j'ai en vue c'est cette tendance générale, non systématisée, latente et souvent inconsciente qu'on constate en dehors de la pédagogie professionnelle, officielle, et qui pénètre les jeunes — tellement confondus de nos jours avec les adultes — par une sorte d'osmose, par la voie des conversations et spectacles (cinéma, T.V.) auxquels ils assistent et des romans, des magazines, des journaux qu'ils lisent. Partout le grand thème est le conflit, qu'on déclare volontiers éternel, entre la vieille et la jeune géné-

rations. Celle-là, comme incompréhensive et autoritariste, est continuellement représentée en opposition avec celle-ci dont elle entraverait, de propos délibéré ou non, le libre développement. Tout dernièrement encore un écrivain de mentalité adolescente, partant irresponsable mais très en vogue et beaucoup lu par la jeunesse, ne déclarait-il pas spirituellement : « le seul jouet qui peut transformer les enfants en hommes c'est la liberté » ? Assurément. Mais quelle liberté ? En tout cas pas celle qu'il entend, à en juger de ses œuvres et de sa vie. Notons — en passant, bien que d'une importance capitale — qu'il n'est pas difficile de subodorer chez ceux qui se font ainsi le véhicule de cette tendance une absence indéniable de sens moral et une inclination foncière, consciente ou inconsciente, à l'anarchisme que la jeunesse qu'ils croient défendre ne fait que mettre au grand jour — « les cadets font toujours d'une manière exagérée ce qu'ils voient faire leurs aînés » dit une sentence chinoise — et que, en fin de compte, c'est leur propre défense qu'ils prennent s'efforçant de justifier leur propre conduite. On se demande en quoi au fond diffèrent-ils des blousons noirs ; leur influence n'est-elle pas plus funeste parce que plus étendue en fonction de leur réputation littéraire ?

Il n'est pas moins important de noter aussi — toujours en passant — qu'on confond généralement jeune génération (qui lève) et nouvelle génération (d'adultes). Désastreuse confusion qui devrait retenir l'attention de qui veut se mêler d'éducation.

D'autres, tout en s'inquiétant de l'attitude et de la vie de la jeunesse actuelle — un flagrant défi à tous les principes dont nous nous réclamons — s'y résignent désespérés et se désistent de leurs droits d'autorité de parents ou de maîtres et partant se soustraient aux devoirs qui leur incombent envers leur progéniture ou leurs élèves. A cela ils croient avoir une justification sans réplique : la jeunesse de nos jours est différente de celle de jadis, du temps de notre enfance. C'est là une conviction qu'on entend s'exprimer continuellement non seulement de la bouche de parents, mais encore de celle de maîtres et de directeurs d'école. A en les croire, nous autres adultes aurions été de petits saints et nos enfants ne seraient que de petits diables par



naissance. Or, outre que c'est là une attitude défaitiste nous engageant à reculer devant le danger, c'est aussi, et tout d'abord, une affirmation gratuite. En effet, tant que tout moyen n'est pas épuisé on a le droit, et tout intérêt, de soutenir au contraire que les enfants n'ont pas changé, qu'ils sont toujours et partout les mêmes pour commencer ; les mêmes en tant que, pour ainsi dire, matière première d'éducation. Pour s'en convaincre on n'a qu'à les observer avec un brin de compréhension et d'affection. On ne tarderait certainement pas à convenir que, quel que soit le milieu auquel ils appartiennent — familles aisées ou nécessiteuses, de réfugiés même dans des camps ou des taudis — ils se trouvent sous la dépendance des mêmes lois naturelles d'évolution qu'on ne saurait enfreindre impunément. Ils manifestent les mêmes intérêts, la même curiosité, le même besoin d'activité, de s'ouvrir à la vie, le même besoin de se développer — de se développer normalement — qui les poussent à jouer passionnément aux mêmes jeux de leur âge. En outre, que les enfants sont, par nature, pour la discipline, pour ce qui est juste, pour l'autorité dans la famille et dans l'école, pour le respect envers les grands donc, c'est un fait assez souvent constaté — en particulier et d'une manière péremptoire lors de l'expérience d'éducation libertaire des Hambourgeois ci-dessus mentionnée (1) — pour qu'on n'ait pas besoin de nouvelles preuves. Aussi, si en grandissant ils ne se montrent plus tels que la nature veut qu'ils soient, n'est-ce que par la force des conditions extérieures, des influences qu'ils subissent. Il ne manque certainement pas de jeunes gens de bonne éducation, mais ceux-ci ont eu la chance d'être élevés dans des conditions favorables, souvent dans de bonnes familles — ce qui ne signifie pas toujours riches ou aisés ; absolument pas — ou dans de bonnes écoles.

Il y a, sans conteste, quelque chose de changé, mais n'est-ce pas bien nous autres, les grandes personnes ? Le dérèglement qu'on est prompt à relever et à déplorer chez la jeunesse

---

(1) Cf. J.-R. Schmid, *Le Maître-Camarade et la Pédagogie Libertaire*. Collection d'Actualités Pédagogiques. Edit. Delachaux et Niestlé. Neuchâtel et Paris.



ne règne-t-il pas tout d'abord chez les adultes ? Pour ne prendre qu'un fait : à la délectation de qui sont offerts, par exemple, ces films dont la plupart se révalisent en nudité, en libertinage écœurant, trop souvent en obscénité même, présentant des personnages — des héros ! — d'un langage abominable, en course à l'opportunisme, aux jouissances frivoles et malsaines ? Véritable commercialisation en a-t-on pu dire à juste raison. Ne serait-ce, cependant, pas plus exact de dire industrialisation, vu que les vedettes, hormis quelques rares exceptions, ne se contentent nullement d'étaler ce qui existe déjà de pourri dans les mœurs actuelles, mais qu'elles nous servent aussi de nouvelles situations, de nouveaux comportements non moins perversis — d'une perversion plus raffinée au contraire — qui ne sont d'ailleurs que le reflet de leurs propres aspirations, de leur vie réelle ? Cela ne fait aucun doute pour celui qui suit quelque peu leur vie privée ; ce qui serait, du reste, difficile de ne pas faire : la radio, la T.V. et nombre de publications nous l'imposent. Aussi bien la question souvent posée à ces vedettes : si elles sont des « interprètes » ou si elles s'érigent simplement en « modèles », paraît-elle tout à fait oiseuse. En quête d'applaudissements — ce tam-tam qui attire, éblouit et émerveille la jeunesse avide de sensationnel et d'émancipation — elles transportent sur la scène ou sur l'écran s'y livrant à toute sorte de niaiseries, d'inepties, se saoulant de vulgarités, se complaisant à un avilissement incroyable ; bref se montrant telles qu'elles sont. Dégradation de toute dignité humaine qui devrait inspirer autant de pitié que de dégoût au lieu qu'elle amuse le public.

Cela ne concerne qu'elles seules, se consolera-t-on ? Et pourtant ! Comme chaque individu est — qu'il veuille ou non — un agent social, c'est-à-dire que personne n'est trop insignifiant pour servir, par quelque côté, de modèle à un plus insignifiant que lui — un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ! —, force nous est d'admettre que ces vedettes, jeunes pour la plupart, mineures même parfois, qui ont envahi la société par la scène, l'écran, la radio, se trouvent être effectivement — elles ! qui auraient elles-mêmes encore grand besoin d'être instruites, éduquées, conseillées et guidées — se trouvent être, disions-nous, les arbitres des goûts, des mœurs, des aspirations : en un mot

de ce qu'on appelle la philosophie de vie. Quelle ironie ? Plutôt quelle misère ! Telles des étincelles s'éteignent en un rien de temps, c'est vrai — l'homme du jour n'est fort souvent qu'un homme d'un jour, a-t-on bien remarqué — mais non sans avoir embrasé et réduit en cendre les endroits où elles tombent : les âmes juvéniles aussi bien que celle de trop nombreux adultes. Est-ce d'elles que les jeunes apprendraient ce qu'est l'amour, ce qu'est la vie ? L'amour c'est le grand but de la vie, croient-ils. Mais quel amour et quelle vie ? Ils apprennent à confondre désir et amour, à prendre les plaisirs futils et déréglés ou malsains pour du bonheur, et ils croient la vie n'être que cela. Et cette influence des vedettes est d'autant plus forte qu'il n'y a rien dans ce qu'elles offrent, d'imaginaire, de fictif ; ne relève pas des contes : comme il vient d'être signalé, c'est leur vie même, dans les limites du réalisable donc, et pleine de... succès.

Pas besoin de dire que ce serait inique que de s'en prendre aux vedettes seules. Nombre de cinéastes, qui les pêchent dans tout milieu, ainsi que nombre d'auteurs de romans — parfois couronnés du prix enviable de quelque Académie — et d'autres publications ne sont pas moins néfastes ; au point que le gouvernement français se vit obligé de promulguer, l'an dernier, une ordonnance contre la presse licencieuse.

Pour revenir au sujet qui nous occupe spécialement, qu'y a-t-il donc d'étonnant que les jeunes n'aient pas d'autres goûts, d'autre motion de l'amour et de la vie que ceux de leurs aînés, qu'ils soient « différents » ? « Les grandes personnes n'ont presque jamais à user de pression que pour empêcher les petits de faire ce qu'elles font elles-mêmes » fait remarquer P. Mille. La source du mal il ne faut la chercher ailleurs que dans ce régime de « Fais ce que je dis, mais ne fais pas ce que je fais » dans lequel on persiste obstinément. Car comment pourrait-on en bonne foi s'attendre à ce que des parents, emportés eux-mêmes par le courant, n'ayant eux-mêmes de meilleures mœurs, sussent éduquer leurs enfants ? L'auraient-ils désiré qu'ils ne le pourraient. « Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même » s'écriait Rousseau il y a déjà deux bons siècles. Et plus près de nous, Amiel



notait : « On doit être soi-même ce qu'on veut faire des autres ». Mais à quoi bon ? Ces appels, et tant d'autres, à la sagesse sont restés et restent comme des clameurs dans le désert.

Mais ne tenons-nous en qu'aux parents qui, conscients de leurs obligations, s'intéressent à l'éducation de leurs enfants et s'en préoccupent sincèrement. Or que constatons-nous ? Malgré tous les efforts, toutes les peines, tous les sacrifices auxquels ils consentent, ils n'arrivent non seulement pas à les éduquer selon leurs souhaits, mais que trop souvent en obtiennent des résultats tout à fait contraires, en même temps leur rendant la vie amère, au point qu'on est porté à se demander si ce ne serait précisément pas là leur but. Pourtant ne leur serait-il plus facile de rendre heureux leurs enfants si seulement ils connaissaient quelque peu les intérêts, les besoins naturels de l'enfance et en respectaient les droits ?

Les conflits continuels, sourds ou apparents, provenant de ce fait, finissent par anéantir les espoirs que ces parents mettaient en leur progéniture. Pauvres parents ! dont on dit, cependant, « les pires ennemis de leurs enfants » et qu'on juge et condamne sans merci pour leurs « péchés ». Thomas n'a-t-il pas écrit jadis deux volumes sur *Les Péchés des Parents* ? Jugement aussi inique qu'absurde, vu qu'on prétend contrôler leurs actes et comportements sans qu'il leur ait été préalablement rien enseigné. On exige d'eux ce qu'il ne leur jamais était donné. Ils sont censés posséder un ensemble de connaissances et un art basé sur elles ; les posséder par on ne sait quel miracle. Péchés ? non point. On n'est même pas en droit de parler de « fautes » ou de maladresses ». Si péchés il y a — et Dieu sait s'il y en a — ne reviennent-ils pas à ceux qui devraient penser à préparer les futurs parents à leur tâche, mais qui ne l'ont pas fait : à ceux qui savent — ils n'ont pas le droit d'ignorer — qu'on ne naît pas éducateur, qu'on ne le devient que par une préparation ad-hoc ? Et n'est-ce pas là un des phénomènes sociaux les plus bizarres, l'un des plus scandaleux aussi, de nos temps, appelés « de lumière » où a été édifiée aussi la science de l'éducation et ont été conçues d'excellentes techniques qui en découlent :

celles de l'éducation nouvelle ? Scandaleux, parce qu'il recèle de la duperie. On se dupe soi-même et on dupe les autres. Pourquoi, en effet, en toute carrière, pour toute obligation estimerait-on indispensable une préparation adéquate et suffisante, l'exigerait-on en pratique, sauf lorsqu'il s'agit de ce qu'on a appelé « métier de parent » : un des plus difficiles pourtant, sinon le plus difficile entre tous ? Les futures générations — souhaitons que ce soit avant trop longtemps — s'étonneront assurément, demeureront bouche bée devant ce fait ; et à plus juste raison que nous nous étonnons de nombre de bizarreries scandaleuses d'il n'y a pas longtemps.

Force nous est, par conséquent, de reconnaître que lorsqu'on veut s'occuper sincèrement, loyalement de l'éducation des générations qui lèvent, on se trouve ramener inévitablement à la question fondamentale : à la nécessité de préparer les parents à leur tâche.

« Chacun a le droit de créer une famille, si malade ou si criminel soit-il » lisais-je récemment quelque part. C'est là, certes, un grand mal pour la société, mais, les malades et les criminels ne faisant qu'exceptions, il est relativement fort petit à comparer à celui qui résulte de l'incapacité des parents d'éduquer leurs enfants. Celle-ci est la règle et la devient de plus en plus. C'est pourquoi des pédagogues, des sociologues, des moralistes de plus en plus nombreux ne cessent d'élever, de tous côtés, la voix pour expliquer aux parents, pour leur faire comprendre et admettre que, dans le meilleur cas, le bon sens, un certain don, l'amour des enfants et la bonne volonté ne suffisent pas à qui veut se mêler d'éducation : qu'il lui faut quelque chose de plus que tout cela pour être à même de se rendre compte « de ce qu'il fait, pourquoi il le fait et comment il doit s'y prendre ». Leurs écrits sont pleins de sages conseils de sagesse, d'exhortations à l'adresse des parents et de vœux répétés à satiété ; si bien que, selon la remarque aussi malicieuse que judicieuse de M. Cousinet « *ce n'est pas de manquer de conseil que les parents pourraient se plaindre aujourd'hui, ce serait plutôt d'en avoir trop, et des conseils qui ne soient pas toujours autorisés.* »



De notre part relevons, et insistons-y, que ces auteurs n'ont en vue que l'éducation, plus exactement la rééducation des déjà-parents. Jamais, du reste, on ne s'était plus préoccupé de l'éducation des adultes que de nos jours. Elle est à l'ordre du jour aussi bien dans les pays sous-développés que dans les pays développés (1). N'essaye-t-on donc pas, à l'encontre du sage maxime, de guérir au lieu de prévenir ?

C'est par suite de cette constatation que j'ai été amené, il y a plus de trente ans déjà, à tenter de mettre l'accent sur la nécessité d'édifier une sorte de « science des parents » qui, destinée avant tout aux futurs parents, serait introduite dans le programme de la dernière année de scolarité obligatoire. (2)

Mon petit livre n'a pas suscité l'intérêt que je le croyais mériter ; même pas, autant que je sache, chez ceux qui s'occupent et se préoccupent de l'éducation « dans la famille » ou qui se vouent à la propagation du mouvement « école des parents ». Beaucoup parmi les personnes à qui, désireux de connaître leurs critiques, je l'avais envoyé ne m'ont même pas accusé réception. D'autres, plus nombreux, ont bien voulu me remercier, mais... sans avoir eu le loisir d'y jeter un coup d'œil, me faisant ainsi fort regretter les premiers.

Je ne me vois toutefois pas le droit de m'en plaindre n'ayant très assurément pas su présenter ma thèse comme il convenait, la rendre sympathique. J'en étais bien conscient d'ailleurs. Ce que j'escomptais c'était simplement — vu l'importance vitale de la question pour l'avenir de notre société — que d'autres, réellement compétents en tout point, la reprennent et, mettant au point ce que j'appelais déjà un peu prétentieusement : une science des parents, la traitent d'une manière efficace.

Comme cela n'a pas été fait jusqu'ici et que les autorités non plus ne se préoccupent aucunement du problème tandis qu'il est grand temps déjà pour qu'il soit pris quelque pas positif, il me

---

(1) On vient de nous annoncer une conférence mondiale sur l'éducation des adultes aux travaux de laquelle 200 membres de l'Unesco et d'autres organisations prendront part.

(2) **De l'efficacité de l'exemple. — Nécessité d'une science des parents.** Edit. Vrin Paris 1928.

semble que je me devais de revenir à la charge au risque d'avoir l'air de découvrir l'Amérique ou d'enfoncer des portes ouvertes. Et cependant ! saurait-on trop frapper sur le clou ? (1)

Ce que je me propose donc ici c'est d'exposer à nouveau, succinctement au possible, l'essentiel de ma pensée et l'expérience à tenter.

\*\*\*

Bien qu'en matière de pédagogie l'influence de l'exemple soit, depuis fort longtemps déjà, un lieu commun — non seulement on ne trouve un seul pédagogue qui n'en ait souligné la force et le rôle dans l'éducation, mais le gros bon sens lui-même en a formulé le résultat de ses expériences millénaires dans le dicton : « Tel père, tel fils » — et cependant la conviction qu'on croit s'être faite reste sans conséquence pratique : l'exemple, en tant que moyen d'éducation consciemment adopté et délibérément organisé ne tient pas encore la place qu'il devrait tenir dans nos méthodes. Et c'est là que réside sans doute — on aurait dû s'en apercevoir — la cause des échecs que l'on subit constamment malgré les progrès de la science de l'éducation et les nouveaux principes qui en découlent.

---

(1) T. Jonckheere (Ariam), qui a analysé mon livre en mars 1938 (*Le Soir*, Bruxelles), terminait son article par la suggestion suivante : « Est-il téméraire d'espérer que les autorités voudront s'occuper du problème, et prendre les mesures nécessaires pour organiser une sorte d'expérience dont on pourra, à un moment déterminé, apprécier la portée et le rendement ? » Est-il besoin de dire que cet appel, si peu hardi, est resté sans effet ?

A remarquer aussi que dans l'*Annuaire International de l'Éducation* publié par l'Unesco et le Bureau Inter. d'Éducation — un gros volume consacré à l'étude comparée du mouvement éducatif en 1958-1959 — on ne rencontre rien ayant rapport au sujet qui nous occupe. Même si l'on y trouve mentionnée, comme par hasard, l'éducation familiale, celle-ci paraît n'être autre chose que l'enseignement traditionnel des « arts ménagers » destiné, naturellement, aux filles. Du reste, à parcourir les rapports de quelque 80 gouvernements on a l'impression que la préoccupation de ceux-ci — contrairement au titre que le volume porte — soit avant tout, sinon exclusivement, l'instruction publique.



En effet, qui dit exemple dit ambiance : milieu matériel, intellectuel, social et moral dans lequel l'enfant vit, évolue et dont il subit inévitablement les influences à chaque instant, même avant sa naissance. Influences qui jouent — j'ai essayé de le montrer en cherchant les fondements physiologiques et psychologiques et le processus de l'imitation — un rôle prépondérant dans la formation inconsciente de l'esprit et du caractère : terrain obligé — fertile ou ingrat selon le cas — de l'auto-éducation, consciente donc, ultérieure.

Aussi ne saurait-on trop se préoccuper de l'organisation du milieu en général que constituent la famille, le quartier ou le village et l'école ; mais en toute première ligne de celle de la famille vu que sous le régime actuel celle-ci est le milieu naturel et partant nécessaire du développement de l'enfant.

C'est dire que l'influence familiale est le facteur primordial et décisif dans l'éducation de la jeunesse ; éducation de laquelle dépend à son tour et par contrecoup la formation de la société. De quoi d'autre pourrait-elle dépendre ? C'est sans doute en considération de ce fait que le gouvernement autrichien, lors de la réorganisation de ses écoles au lendemain de la première guerre mondiale, avait adopté comme devise : « la jeunesse est notre unique espoir ». D'autre part Léon Bourgeois faisait remarquer que « le problème social est le problème de l'éducation ». Or, serait-ce une erreur ou une exagération de soutenir que le problème de l'éducation est à son tour le problème de celle des parents ? Celui qui se range à ce point de vue et admet que la mise en pratique de l'organisation du milieu doit commencer par la famille, il se voit contraint de reconnaître également qu'une préparation spéciale est nécessaire aux futurs parents : ceux-ci, de quel état, de quelle situation qu'ils soient — ouvriers ou professeurs de haute classe, riches ou aux moyens limités — ayant un minimum de devoirs à remplir qu'ils ne pourraient ignorer ou négliger impunément.

Voici donc le programme de cette préparation que je propose, dans mon livre en question, à titre d'essai et qu'il me fut

donné par deux fois l'occasion d'appliquer avec quelque résultat pas du tout négligeable.

## SCIENCE DES PARENTS

**INTRODUCTION.** — *La vocation de la femme est d'être mère (de l'homme : d'être père). Nécessité d'une préparation à la tâche maternelle (paternelle). Les qualités et l'ensemble des connaissances exigés des parents. Nécessité d'avoir un programme de vie, un idéal, et les avantages psychologiques et sociaux que présente sa réalisation.*

**HYGIÈNE.** — *Récapitulation et résumé théorique des notions d'hygiène générale acquises dans la pratique. Hygiène spéciale de la femme (de l'homme). Maladies de la femme (de l'homme). Remèdes usuels. Préparation de remèdes domestiques. Formation d'une petite pharmacie domestique. Exercices pratiques (de pansements, de premiers secours, etc.) Visite d'hôpitaux, d'expositions d'hygiène, d'hospices d'enfants trouvés, etc.*

**ECONOMIE DOMESTIQUE.** — *Organisation matérielle d'une maison. Le rôle de la mère (du père) dans cette organisation. Etablissement du budget d'une famille (nourriture, logement, meubles, habillements, instruction des enfants, plaisirs, épargne). Le rôle et les devoirs de la mère (du père) dans la famille (la mater familias, le pater familias). Exercices pratiques de travaux de ménage (pour les deux sexes).*

**NOTIONS DE PUÉRICULTURE ET DE PÉDAGOGIE.** — *Conditions physiques, intellectuelles, morales et économiques nécessaires dans le mariage pour une jeune fille (un jeune homme). Hérité. Connaissance de la psychologie de l'homme (de la femme). Dot. Régimes matrimoniaux. Choix d'un époux (d'une épouse). Le devoir après le choix. Le rôle des grands-parents dans la famille. Hygiène de la femme pendant la grossesse (Le comportement de l'époux envers son épouse durant cette période). Le nouveau-né normal. Premiers soins. Mode d'allaitement. Hygiène de la mère à l'époque de l'allaitement. Berceau. Vêtements.*



*Signes d'un développement normal. Maladies infantiles et soins d'urgence. Vaccins. Dentition. Sevrage. Les lois de la croissance normale. Nécessité du carnet de santé : la manière de l'établir.*

*Le rôle de la mère (du père) dans le développement intellectuel et la formation morale de l'enfant. Notions indispensables sur le développement psychique de l'enfant. Fiche individuelle complète.*

*L'âge où il convient d'envoyer l'enfant à l'école. Internat : ses avantages et ses inconvénients. A quoi faut-il s'attendre de l'école et comment faut-il l'aider dans sa tâche ? Associations de parents. Ecoles des parents.*

*Choix d'une carrière pour le jeune homme ou la jeune fille. Les bienfaits de l'orientation professionnelle.*

*Jusqu'à quel âge doit se prolonger le devoir et le droit de surveillance des parents sur leurs enfants ?*

Mais hâtons-nous de préciser que ce ne sont là, à tout prendre, que quelques éléments ; que le programme d'enseignement tout entier devra graviter autour de l'idée centrale et constituer, par conséquent, la science des parents. En ce qui concerne le travail manuel, par exemple, garçons et filles (celles-ci en plus des exercices leurs réservés tels que confection de lingerie simple pour tous les membres d'une famille et de vêtements de femme et d'enfant, usage de la machine à coudre, à laver, réarrangement de chapeaux de femme, raccommodage, repassage, etc.) apprendraient à bricoler individuellement et par groupes. Que ne trouve-t-on à faire, soit pendant les heures indiquées sur l'horaire, soit en dehors de ces heures officielles, dans une école considérée un peu comme une maison ? Cela, tout en fournissant aux jeunes d'excellentes occasions de préapprentissage — non point d'apprentissage — et surtout d'une culture manuelle générale, contribuerait grandement à leur inspirer le goût, l'amour de foyer, de « chez soi ». De même en ce qui concerne, et toujours par exemple, le chant, le dessin, l'instruction civique. Les berceuses (que les garçons aussi devraient apprendre) et les chants enfantins tiendraient une place importante dans le

programme. L'enseignement du dessin tendrait à inspirer le goût de décorer les différentes pièces d'un logement. Aux leçons de l'instruction civique on insisterait plutôt sur les conditions légales pour la formation d'une famille, sur les droits et devoirs respectifs de ses membres que sur ceux du citoyen, vu que les élèves auront l'occasion d'apprendre ces derniers plus tard avec, peut-être, plus de compréhension et par conséquent plus d'intérêt.

C'est guidé toujours par le même esprit, par la même préoccupation qu'il nous a semblé nécessaire d'adjoindre au programme de la langue maternelle une heure spéciale dite de « culture générale », durant laquelle on passerait en revue, sous forme de conservation et de discussion, les connaissances acquises dans toutes les branches — en particulier les sujets traités dans les leçons de science des parents — ainsi que les faits et événements d'actualité importants de par le monde sur lesquels les élèves auraient, avant d'en discuter, à réfléchir pendant quelques jours. En voici quelques exemples :

*Une maison dont la maîtresse est absente, c'est un corps sans âme.* (Rousseau).

*Lorsqu'une fois le choix est fait (en mariage) il faut faire honnêtement son devoir.* (R. Rolland).

*Les conditions dont une mère et un père de famille doivent tenir compte lors de louer un logement.*

*A côté de l'honnêteté véritable il y a une honnêteté d'apparence dont il faut tenir compte.* (H. Bordeaux).

*Le plus grand crime commis de nos jours c'est de mêler la jeunesse à la politique et en faire un instrument des visées d'un parti.*

*Le mariage est un acte moral avant que d'être une institution civique ou religieuse.*

*Que pensez-vous faire de votre vie ? Avez-vous déjà un programme probable ?*

*L'éducation des enfants incombe-t-elle principalement à la mère ?*

Ces sujets et d'autres semblables, choisis selon les intérêts



réels du moment des élèves — c'est là la condition primordiale — et traités et discutés sans pédantisme, sans la moindre prétention de résoudre les problèmes qu'ils soulèvent, mais simplement pour servir d'occasion à réfléchir, pourraient avantageusement faire l'objet de compositions écrites ultérieures.

Les lectures de roman, d'articles peuvent être aussi grandement utiles au but poursuivi : faites officieusement ou à titre d'agrément, de récompense. De préférence le matin avant le commencement des leçons ou le soir après les classes ou bien encore, parfois, pendant les promenades.

Comme on voudra bien convenir l'adjonction d'une science des parents au programme n'aurait rien de bouleversant. Elle ne serait ni aux dépens de quelque branche ni aux dépens de la somme des connaissances figurant au programme ordinaire. Il ne s'agit pas au fond d'une nouvelle discipline à enseigner, mais d'une modification dans l'esprit de l'enseignement pris dans son ensemble, d'un changement dans l'atmosphère de l'école de manière que la famille y soit sentie, comme Michelet le disait de la patrie. Il s'agit de créer un milieu favorable à l'éclosion et à la maturation du goût de la vie familiale ; car de même que pour devenir ingénieur, avocat, médecin, ecclésiastique, professeur ou tout autre professionnel — pour en être un bon tout au moins — il ne suffit point d'accumuler les connaissances s'y rapportant requises, mais qu'il faut encore en acquérir, par une sorte de maturation dans une ambiance convenable, la mentalité spéciale, « le pli » comme on dit, de même ni l'enseignement d'une science des parents — quelque adéquatement conçue — ni celui du métier des parents — quelque adroitement enseigné — ne suffiraient à la préparation de parents dignes de ce nom. Il faut avant tout une orientation spéciale d'esprit, un ensemble de tendances façonné : je voudrais pouvoir dire une *parentification* (barbarisme monstrueux ! certes) des futurs pères et mères. En d'autres termes, il ne s'agit pas tant d'une capitalisation de connaissances sans âme que de formation et perfectionnement intérieurs.

Ce n'est qu'à cette condition qu'on pourrait nourrir l'espoir de se rendre réellement compte, de se pénétrer de toute la portée

des lignes suivantes d'H. Key, qui sont en même temps qu'un appel vibrant aux parents et à tout éducateur, une constatation de fait péremptoire :

*«...Moucher, caresser et frapper ses enfants — cette routine millénaire — ce n'est pas là l'éducation ! Il faut une dépense de force énorme pour bien diriger un seul enfant. Cela ne signifie pas du tout qu'il faille donner toutes ses heures à l'enfant. Mais cela veut dire que notre âme doit être aussi pleine de lui que l'âme du savant est pleine de ses expériences, celle de l'artiste<sup>1</sup> pleine de son œuvre ; cela veut dire que nous devons le porter avec nous dans nos pensées, soit que nous demeurions assis au foyer, soit que nous soyons sur le chemin, soit que nous nous couchions, soit que nous nous levions. Cela, beaucoup plus que les heures consacrées aux enfants, est absorbant... »*

Prétendrait-on que tout père ou toute mère devrait sortir de l'école parent fait déjà ? Pas le moins du monde. Ce serait d'ailleurs vouloir l'impossible. L'essentiel est que dès le jeune âge, dès l'école, les futurs parents soient amenés à se rendre compte de la nécessité de certaines connaissances et de techniques que comporte la tâche d'organiser un foyer et d'éduquer ses enfants : soit, de la nécessité d'une préparation spéciale. Ce n'est qu'après cela, après qu'on s'est faite cette conviction et le moment venu que peut naître spontanément le besoin irrésistible, parce que naturel, d'acquérir les connaissances et les techniques en question. Préparer dès l'école des parents faits et prédisposer les jeunes à le devenir, poser les premières pierres en vue d'une préparation de loin, ce sont là deux choses nettement différentes. Il reste que, comme dans la plupart des carrières, dans celle de parent aussi il est nécessaire, après une préparation primaire, qu'on lise souvent, qu'on s'intéresse aux observations et expériences faites par d'autres afin de se rendre capable de résoudre les problèmes — de jour en jour différents, suivant les âges et les circonstances — que présente l'éducation d'un enfant. Problèmes qui ne peuvent être résolus par des a priori. Une auto-instruction, une auto-préparation post-scolaire, continues et systématiques sont indispensables. Et c'est précisément en cet effort que la lecture



d'ouvrages du genre « l'éducation dans la famille » (il en existe d'excellents pouvant servir de memento) et la fréquentation des écoles des parents, des unions de parents etc. sont susceptibles de rendre plus pleinement les services qu'on en escompte.

Des problèmes « de jour en jour différents ». En effet, il n'est plus à démontrer que l'enfant n'est point un adulte en raccourci, en miniature, mais bien un être d'une autre structure que celle de l'adulte, un être sui generis en évolution, tendant précisément à *devenir* un adulte au moment fixé par la nature ; qu'il passe, par conséquence, de différentes phases d'accroissement physique, de développement intellectuel et affectif se succédant en un ordre naturel invariable ; et que, enfin, comme à chacune de ces phases correspond une manière propre de voir, de penser et de sentir, les intérêts, les besoins de l'enfant aussi évoluent, changent et se manifestent par des actes et comportements appropriés : signes distinctifs de son développement.

Une fois acquis à ce point de vue — étayé d'observations et d'expériences de plus d'un demi-siècle — la ligne de conduite des parents nous paraît se tracer d'elle-même : à savoir, leurs préoccupations et partant leur auto-instruction doivent suivre ces besoins et s'y conformer. Ainsi : un couple nouveau marié n'a pas dès le début à se préoccuper par exemple de l'instruction de son futur enfant. Par contre il est de première nécessité qu'il sache quels sont les soins dont l'enfant a besoin durant la conception et les premières années après sa naissance. C'est plus tard que viendra le tour de s'intéresser aux problèmes, de plus en plus ardues, qui surgissent aux âges successifs scolaires, et d'en trouver les meilleures solutions possibles ; à commencer par l'école maternelle — plus tôt encore : de ce que Comenius appelle *l'école du sein maternel* et Pestalozzi : *la chambre de famille* (Wohnstube) — jusqu'à l'école primaire, à l'école secondaire, jusqu'à enfin, l'âge de se suffire à lui-même et d'avoir droit à l'autonomie, à l'indépendance. Tant il est vrai qu'être parents ne signifie pas simplement mettre au monde un enfant — ce qui n'est que jeu d'enfants, même pour la femme qui endure les souffrances de l'enfantement — par rapport à l'éduquer.

Il ne signifie pas, non plus, l'élever au sens propre du mot, lui donner une certaine instruction, lui faire apprendre un métier ou une profession. Pour l'homme civilisé il signifie quelque chose de beaucoup plus ambitieux et difficile que tout cela : il signifie qu'on assume l'obligation de l'aider à devenir une valeur aussi bien morale que physique et intellectuelle, afin de le rendre à même de devenir ce qu'il peut et doit être, d'accomplir sa mission d'homme. Rien moins donc qu'une véritable création.

★★

D'aucuns douteraient probablement que des adolescents s'intéressent à cette science des parents ou même qu'ils comprennent les notions et principes qu'elle comporte. Mais à ce compte n'aurait-on pas à supprimer des programmes l'histoire, la grammaire, l'instruction civique, la morale, les notions de sciences naturelles, pour ne citer que ceux-là ? On ne sait que trop ce que les élèves, de la manière dont elles leur sont enseignées, en comprennent et combien s'y intéressent. En tout état de cause la question ne peut, ici non plus, être tranchée par l'a priori. L'expérience seule nous montrerait ce que les élèves sont à même d'en comprendre, comment ils le comprennent et combien ils s'y intéressent. Cela exigerait, certes, quelques « frais » inévitables. Aux dépens des élèves ! dira-t-on ? Hélas ! oui. Mais un essai — comme Jonckheere suggérait, — fait avec beaucoup de prudence sur une ou deux volées serait suffisant et nous permettrait — peut-être ! — d'épargner, une fois pour toujours, aux générations à venir les misères actuellement trop fréquentes de la vie familiale. Pour notre part, ayant à l'appui quelque expérience, nous nous voyons en droit d'en insister sur l'opportunité et l'utilité.

Quant aux questions spécifiquement morales et sociales pour quoi, également, des adolescents ne les comprendraient-ils pas lorsque mises à leur portée : traitées d'une manière plus nette et plus systématique que l'on ne fait actuellement ? car qu'on veuille ou non on leur en parle constamment. A propos des qualités, par exemple, qu'on a droit de s'attendre d'une mère, d'un père, on insisterait sur la nécessité d'un but, d'un idéal de vie



à réaliser. On amènerait donc les élèves à réfléchir sur la vie dont l'étoffe seule, pour ainsi dire, nous est donnée, et que nous devons tâcher d'organiser, de façonner au mieux, et non point nous abandonner au courant capricieux des circonstances ; en d'autres termes de dominer, dans la mesure du possible la vie et non pas nous laisser dominer par elle. N'est-ce pas là, quelque mince que soit le succès obtenu, la digne conduite, la seule digne, de tout être humain ? Véritable formation philosophique — d'une philosophie pratique, à la portée de tout le monde, même de l'adolescent — à laquelle rien, d'ailleurs, ne contribuerait davantage que le contact avec la société organisée. A ce propos il est à retenir et à méditer le vœu que H.-N. Mac Cracken émettait dans un congrès tenu à Genève. Après avoir assuré son auditoire qu'il parlait d'expérience : que vingt ans d'enseignement l'avait convaincu de ce que « c'est la société organisée qui échappe le plus complètement à la vie de l'élève » il ajoutait :

*« La prison et l'hôpital, l'infirmière visitante et l'agent d'œuvres sociales, la société d'histoire et le musée, la cour d'assises et l'asile de vieillards, l'orphelinat et le terrain de jeu, combien y en a-t-il ici qui puissent prétendre qu'ils connaissent personnellement ces laboratoires d'éducation morale tels qu'ils existent dans leur entourage immédiat ?... Le devoir de l'éducation publique ou privée est donc d'initier les élèves à ces grands laboratoires sociaux ».*

Peut-être objectera-t-on encore qu'on veut accabler des âmes juveniles de préoccupations qui ne sont pas de leur âge. Cela dépend, encore un coup et toujours, de la manière de faire. De toute façon ce ne serait point trop que d'essayer d'amener les jeunes à prendre la vie un peu plus au sérieux, à se sentir partie dépendante et intégrante de ce tout qu'est la société et à penser, parfois, aux autres. Ce qui leur manque trop souvent c'est ce qu'on a appelé altruisme : cet égoïsme bien entendu, noble et seul digne de l'homme.

Notons en outre que traiter les adolescents et adolescentes comme des personnes raisonnables (compte tenu de leur âge, s'entend), débattre avec eux aux moments propices — soit, sul-

vant leurs intérêts du moment — de questions sérieuses telles que le choix d'une compagne, l'organisation d'un foyer de vie laborieuse, honnête et heureuse, les conséquences du divorce pour les enfants, la notion du patriotisme, la guerre, l'assistance sociale, les plaisirs, l'alcoolisme, la peine de mort, etc. etc., les amèneraient à se rendre compte de l'importance de l'auto-éducation — la seule vraie éducation — et serviraient du même coup à la solution, en partie pour le moins, de quelques-uns des problèmes qui préoccupent tant les éducateurs ; en particulier ceux de l'éducation sexuelle, de la discipline, de l'éducation morale.

L'éducation sexuelle d'abord. Que de leçons indirectes sur ce chapitre que l'on hésiterait d'aborder directement de peur que cela ne produise, comme il arrive trop souvent, des résultats diamétralement opposés à ceux escomptés. L'enseignement de la science des parents serait d'autant plus opportun qu'il coïnciderait à la période de la puberté : période de changements physiques et psychiques d'une importance décisive, vitale dans la formation de la personne et par conséquent redoutables. Fournir un objet, un idéal précis aux impulsions indéfinies et au désir vague qui troublent les adolescents, laisser parler ceux-ci librement de mariage et de beaucoup d'autres choses s'y rapportant, même, le cas échéant, de leur désir de former, en temps et lieu, un foyer ne serait-il pas un moyen, plus efficace que tout sermon, de les amener à mieux saisir le fait que le bonheur de leur futur foyer et le sort des enfants à qui ils donneront le jour dépendront de leur santé physique et morale et, par là, de les empêcher de se salir en imagination ou de se ruiner la santé ou bien de refouler leur instinct naissant d'une manière nuisible ?

Amener ainsi les élèves à apprendre à se dominer, à s'éduquer eux-mêmes contribuerait énormément à la solution du problème de la discipline qui ne devrait viser en fin de compte qu'à l'éducation morale. C'est là un fait non seulement établi par l'expérience, mais aussi dans l'ordre logique. La vraie discipline — la discipline intérieure dont la discipline extérieure ne doit être que le reflet — la vraie discipline donc, soit dans la famille, soit



dans l'école, sinon partout, ne peut se baser que sur la compréhension et le respect mutuels, sur la solidarité et, ce ne serait pas trop dire, sur l'amour. On le sait. Mais on n'ignore pas non plus combien cette atmosphère manque dans les écoles et en particulier dans les lycées et collèges où, malgré les progrès de la pédagogie à la portée un peu de tout le monde, l'élève n'est en général qu'un numéro pour ses maîtres comme le maître en est un pour ses élèves : un simple enseignant.

Aussi pour finir — car on pourrait s'étendre indéfiniment sur ces sujets et d'autres y ayant rapport — serait-il nécessaire de relever que ce nouvel esprit ne pourra régner dans l'école qu'à la condition d'une nouvelle conception et d'une nouvelle interprétation des programmes d'études des écoles normales ; soit d'une nouvelle préparation des maîtres et des maîtresses ? En effet il ne suffit pas de leur enseigner la psychologie de l'enfant et des principes pédagogiques, de les mettre au courant des différentes méthodes d'enseignement et des divers systèmes disciplinaires. Il faut qu'ils soient préparés de manière qu'eux-mêmes puissent à leur tour préparer leurs élèves à la vie familiale. Pas de bons parents, de bonnes familles sans de bonnes écoles. C'est l'évidence même. Mais pourquoi alors nos écoles resteraient-elles, selon la remarque acerbe du vieux Spencer, des « écoles de célibataires » ? Il me vient à l'esprit, une fois de plus, cette directrice d'un collège de filles en Angleterre dont H. Key nous rapporte la conception qu'elle se faisait de sa mission :

*« En parlant de la vie active de ses élèves, elle disait qu'un tiers tirait parti des études faites, qu'un tiers n'en tirait pas grand bénéfice et qu'un tiers faisait absolument fiasco. On lui demanda ce que devenaient ces jeunes filles dont l'existence était totalement manquée et elle de répondre brièvement : « Elles se marient. »*

Sans commentaires ! Mais en tout état de cause ceux qui pensent, quelque peu que ce soit, comme cette dame, ne devraient plus avoir de place dans un établissement d'éducation.

Ce serait là avant tout la preuve de ce qu'on aurait fini par réellement saisir la pensée — un bien vieux lieu commun en apparence, mais en réalité, pensée profonde d'une actualité cuisante et de longue portée — de Jean-Jacques, condensée dans ces quelques lignes : « Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille... S'il y a du bonheur sur la terre c'est dans l'asile où nous vivons qu'il faut le chercher ». Et celles-ci qui doivent particulièrement retenir notre attention, ayant plus directement rapport avec le sujet qui nous préoccupe : « *L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs* ». Dieu sait, n'est-ce pas ?, si les jeunes — ces apprentis de la vie — ont besoin de ce contre-poison ! D'ordinaire ils ne voient, n'entendent dans leur entourage, ne lisent dans les romans et les journaux que des histoires qui ne sont que les variantes d'un thème devenu éternel : coup de foudre ou mariage de circonstances avec leur séquelle d'infidélité, bientôt de divorce, de reprise de la vie conjugale avec un autre, de deuxième ou troisième divorce, parfois de crime. Si ce n'est pas encore le tableau tout à fait ordinaire de notre société, il ne paraît cependant point extraordinaire ou scandaleux même à beaucoup d'honnêtes gens. Est-ce le charger à volonté ? Mais quelle place tiennent-ils dans les pensées et aspirations de nos jours, sont-ils encore de ce monde le vrai amour, le sentiment familiale, le rêve d'être père ou mère, le vœu d'éduquer ses enfants, de les « élever à l'état d'homme » — seul moyen d'améliorer et d'embellir la société — et de chercher son bonheur dans le leur ?

Si seulement on pensait à éduquer les jeunes générations en vue de leur futur tâche de parents ! Combien différents seraient alors les résultats de l'œuvre éducative ; et à beaucoup moins de frais et d'énergie que nécessite la situation actuelle. Et tout d'abord ! prendrait fin, espérons-nous, ce lamentable tableau qui se déroule constamment sous nos yeux et ceux des enfants : famille et école s'efforçant de se décharger l'une sur l'autre de leurs obligations respectives envers les jeunes et invectivant à l'envi l'une contre l'autre des échecs qu'elles subissent dans leur tâche.

J'en conviens que les avantages d'une réforme, dans l'esprit



qui vient d'être exposé, pour ne point être hypothétiques ne sont pas non plus absolument assurés ; mais voit-on moyen plus efficace pour l'éducation des jeunes générations actuelles et à venir ?

Il reste encore à noter que, même si, par miracle ! l'on se mettait à l'œuvre sans plus tarder, il faudrait plusieurs décades pour former des hommes aspirant à devenir de vrais parents, de vrais maîtres, des hommes nouveaux.

Paris, Septembre 1960.

B. KEVORKIAN.



## XII<sup>e</sup> Congrès International Montessori

Du 22 au 27 août 1960 a eu lieu le XII<sup>e</sup> Congrès Montessori international. Pour ce XII<sup>e</sup> Congrès le lieu choisi était Bad Godesberg, ravissante petite ville située sur les bords du Rhin à quelques kilomètres de Bonn.

Le sujet de ce Congrès était le suivant : « Les mathématiques dans la vie de l'enfant dans notre monde en évolution. »

De nombreux pays avaient délégué d'éminentes personnalités, le sujet étant d'une actualité brûlante. Les mathématiques ont été envisagées sous trois aspects : psychologique, pédagogique, mathématique pure.

Si certains orateurs se sont attachés à l'étude des acquisitions faites pendant les scolarités primaire et secondaire, d'autres ont élevé le débat jusqu'à envisager de donner à l'enfant très tôt une vision de la mathématique moderne, vision réservée jusqu'ici aux seuls initiés.

Parmi ces derniers, Mlle Félix, professeur au Lycée La Fontaine, invitée par l'A.M.I. a fait un exposé d'une clarté remarquable démontrant la simplicité et la logique de la mathématique moderne ; cet exposé fut particulièrement apprécié par tous les congressistes.

Le Docteur Noelding, assistant du Professeur Inhelder de l'Université de Genève, a envisagé le problème sous l'angle purement psychologique en nous parlant des travaux les plus récents du Professeur Jean Piaget.



Ces conférences avaient été précédées de celles du Professeur Wagenschein, de l'Université de Tübingen, et du Professeur Daltrey, de l'Université de Londres, dont les sujets posaient le problème qui avait suggéré aux organisateurs l'idée du Congrès, c'est-à-dire : « La calamité de l'enseignement des mathématiques » et « Pourquoi est-ce que les mathématiques paraissent difficiles et comment peut-on résoudre cette difficulté ? »

Le Docteur Anna Bonboir a longuement relaté les statistiques recueillies au Bureau de recherches de l'Université de Louvain, permettant de déterminer de manière précise les difficultés rencontrées par l'enfant dans l'étude de l'arithmétique en classes primaires.

« Mathématiques considérées en relation avec la vie de l'enfant dans notre temps » tel est le titre choisi par le Professeur Müller, de l'Université de Berlin. Cette conférence a été remarquable, le Professeur a vu le problème sur le plan philosophique et tous les congressistes seront avides de relire ce texte, très dense, conçu de telle sorte que la profondeur de la pensée s'allie à un sens réel du concret.

Il est bien naturel que l'esprit de la Doctoresse Montessori et sa vision si claire du développement de l'enfant, de ses possibilités infinies de compréhension, aient été exposés en conclusion ? M. Mario Montessori a parlé des travaux de sa mère, de sa psychologie si pénétrante, du matériel élaboré, — non pas dans un laboratoire qui élève une cloison étanche entre l'esprit de l'enfant et celui de l'adulte — mais au jour le jour, guidé par l'enfant lui-même. L'orateur a su nous faire partager cet amour qui était à la base de ce qu'on a appelé en y ajoutant parfois un sens pejoratif « la méthode Montessori ».

La partie officielle du Congrès s'est terminée par une allocution du Dr Hartner, Recteur de l'Université de Francfort, qui a parlé avec un sens de l'humain auquel l'auditoire a été sensible, insistant sur les qualités indispensables à l'homme : la responsabilité et le courage. Or le courage ne peut surgir que d'une responsabilité effective. La tâche du maître est très importante, il doit donner à l'enfant la possibilité d'affirmer son opinion avec assurance et politesse. Il doit aider l'enfant à prendre l'ha-

bitude de s'interroger sur les taches accomplies afin que se développe un homme conscient de sa liberté. Mme Montessori a montré la voie permettant à l'enfant la possibilité de construire une personnalité moralement et normalement constituée, en un mot le libérer de la peur.

De très enrichissantes discussions ont suivi chacun de ces exposés. Enfin des vœux ont été exprimés et votés à l'unanimité.

### Le XII<sup>e</sup> Congrès International Montessori ;

1) Conseille la création d'un comité composé de psychologues, pédagogues et mathématiciens pour rechercher, au cours d'une enquête internationale à quel âge et sous quelle forme l'enseignement des mathématiques devrait commencer, et l'aspect qu'il aurait à prendre suivant l'âge de l'enfant.

2) Demande aux autorités scolaires en particulier en Hollande, Italie et Allemagne, où les écoles Montessori sont plus nombreuses, de soutenir celles qui entreprendraient ce genre de recherches.

3) Demande d'organiser non seulement des visites, mais d'offrir des stages à des professeurs, instituteurs et jardinières d'enfants dans les écoles Montessori, chez eux et à l'étranger.

Demande enfin aux autorités compétentes d'encourager l'établissement de classes et de jardins d'enfants Montessori.

Pour tous renseignements au sujet du XII<sup>e</sup> Congrès International Montessori, s'adresser à M. Seyewetz, 77, rue de Prony, Paris XVII<sup>e</sup>.

par Madame DOMBROWSKA.  
Membre du Conseil de l'Association  
Montessori de France



## INFORMATIONS

La *Guilde française des Faiseurs et Joueurs de Pipeaux* a tenu son Assemblée générale annuelle le 6 novembre dernier, sous la présidence de son président, M. Cousinet, assisté de Mlle G. de Failly, directrice des C.E.M.E.A., de Mlle H. Goldenbaum, professeur de la Guilde, et de Mlle Evieux. Mlle H. Goldenbaum a présenté le rapport moral sur l'activité de la Guilde, et Mlle de Failly le rapport financier.

Le rapport moral a signalé les efforts de tous ceux qui s'efforcent de promouvoir et de développer cette forme si originale et si précieuse d'*apprentissage musical* (par opposition à un enseignement musical coupable d'autant de maux que tout enseignement). Au cours de la discussion qui a suivi, on a pu constater que si, comme Mlle Goldenbaum l'a déploré, nous manquons encore trop de professeurs de musique capables d'assurer chez les enfants l'apprentissage du pipeau, cette carence est due peut-être surtout à une ignorance de cette activité musicale, ou, ce qui est plus grave, au refus de la connaître.

Au cours de l'entretien qui a suivi le rapport de Mlle Goldenbaum, a été évoqué le problème de l'*improvisation musicale* (au moyen du pipeau ou du chant), moyen d'expression libre pour les enfants, du même ordre que l'expression libre par le langage, et le dessin. Il semble, au moins, à première vue, que l'improvisation musicale soit (sauf pour les petits enfants, qui en

usent au contraire beaucoup plus qu'on ne le croit) plus rare que les autres moyens d'expression. Si le fait est exact, faut-il en incriminer :

a) des difficultés matérielles ? Un enfant peut s'exprimer par écrit ou par le dessin sans gêner ses camarades — il ne le peut évidemment par la voix ou le pipeau ;

b) des difficultés, pourrait-on dire, d'*enregistrement* ? Un enfant qui écrit, ou dessine, voit, matérialisé pour ainsi dire, ce qu'il voulait exprimer. Chaque son, chanté, ou *pipé*, s'envole aussitôt émis, ce qui ne permet pas même cette auto-correction que beaucoup d'enfants exécutent, même sans aucune intervention du maître, sur leurs œuvres. Peut-on entrevoir le jour où les enfants pourront, grâce à des moyens simples et économiques, *fixer* leurs improvisations musicales ;

c) une opposition des professeurs ? qui estiment que l'improvisation est un jeu (évidemment !) et non un travail sérieux ;

d) le développement psychologique ? l'improvisation musicale disparaîtrait de bonne heure, comme disparaît, ou tout au moins s'affaiblit fortement, à partir de la 13<sup>e</sup> année environ, comme l'avait bien observé Cizek, l'improvisation par le dessin libre ;

e) d'autres raisons encore qu'il faut chercher ? mais le problème nous a paru très digne d'intérêt.

# Revue des Jardinières d'Enfants et des Jeunes Mères

C'est l'hiver. Tout est calme dans la grande forêt : les arbres ont perdu leurs feuilles depuis longtemps ; les fleurs, les fraises et toutes les petites baies rouges ont disparu des sous-bois. Il fait froid.

Les petits oiseaux ont quitté la forêt pour un pays plus chaud. Ils sont tous partis. Seule, la famille Rouge-Gorge est restée : leur petit enfant, le dernier né, a mal à une aile et ne peut voler très loin.

Jusqu'à présent les trois oiseaux étaient heureux dans la forêt. Mais maintenant leur vie devient plus difficile chaque jour : plus personne ne vient dans le bois, il pleut souvent, il fait quelquefois très froid, la nourriture est rare : il n'y a plus de petites graines ni d'insectes.

Un soir la tempête se lève, le vent souffle fort, la neige tourbillonne, de gros flocons couvrent la terre, nos petits Rouges-Gorges ont bien froid, ils sont tout mouillés, ils sont engourdis, ils n'ont plus la force de voler et tombent dans la neige...

Mais c'est la veille de Noël ; François et Françoise sont très heureux, ils savent que demain c'est Noël, qu'ils auront de belles surprises et qu'ils ont préparé, en cachette, un cadeau pour Papa et Maman. Ils sont contents aussi parce qu'ils sont en vacances : finis l'école, les devoirs, les leçons... Demain c'est Noël !

Maman leur permet de jouer dans la neige, ils vont dans la forêt, ils font de grosses boules de neige, ils font un drôle de bonhomme qui dégringole, ils s'amuse bien, ils ont un peu froid aux mains, mais ils s'amuse tellement...

Tout à coup ils entendent un petit bruit : c'est un pépiement, c'est le faible cri d'un oiseau...

« Ce doit être un petit oiseau qui est tombé de son nid, dit François. allons le chercher. »



« Tiens, regarde, les voilà... il y en a trois... mais ils ont froid, ils sont tous mouillés. On va les apporter à la maison très vite pour les réchauffer. »

Françoise retire son bonnet de laine rouge, elle y pose délicatement les trois petits oiseaux et tous deux rentrent vite à la maison.

Dans une boîte à chaussures, Françoise fait un petit nid avec quelques vieux lainages. Elle place les petits oiseaux près du chauffage pour qu'ils se réchauffent.

François prépare des miettes de pain et maman chauffe un peu de vin pour leur redonner des forces.

François et Françoise espèrent que leurs amis se guériront vite... Ils voudraient rester auprès d'eux mais Maman les appelle ; il est temps de faire sa toilette, de dîner, et de se coucher.

Le lendemain matin, jour de Noël, François et Françoise se réveillent tôt. Ils descendent vite voir les petits Rouges-Gorges mais... plus rien dans la boîte... ils ont disparu... Où peuvent-ils bien être ? François et Françoise sont inquiets. Ils cherchent partout : sous le buffet ?... pas d'oiseaux.

Derrière le poêle ?... Rien.

Dans la réserve de la cuisine ?... Rien non plus.

Sur le haut du grand buffet ?... Rien, pas d'oiseaux.

Ont-ils mangé ?... Oui, il ne reste plus une miette dans la boîte à chaussures.

Se sont-ils envolés ?... Non, la fenêtre a été tenue fermée.

Ont-ils été mangés par le chat ?... Mais non, il est encore enfermé dans le grenier...

François et Françoise cherchent, ils ne comprennent pas ce qui a pu arriver...

Maman les appelle. Il est temps d'aller à la salle à manger voir le magnifique arbre de Noël.

L'arbre est très grand, il est tout brillant de lumière mais on entend un joli bruit : devinez la surprise de François et de Françoise ? Les trois petits Rouges-Gorges sont sur les branches du sapin. Ils sont guéris. Ils chantent joyeusement :

« Cui, cui, cui, c'est Noël !

Cui, cui, cui, soyons gais ! »

D. MORITZ.



---

L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE

5, avenue Claude Vellefaux, Paris X<sup>e</sup>